

Prophètes d'ici

Expériences de cinéastes

Nicolas Gendron

Volume 32, Number 3, Summer 2014

Rayonnement international du cinéma québécois

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72190ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, N. (2014). Prophètes d'ici : expériences de cinéastes. *Ciné-Bulles*, 32(3), 22–30.

DENIS CÔTÉ

Expériences de cinéastes

Prophètes d'ici



NICOLAS GENDRON

« Il est difficile de mettre les pieds dans un festival sans se faire parler de Denis Côté. » C'est le cinéaste Stéphane Lafleur qui le dit, bien conscient par cet exemple que le succès international de chacun de ses confrères nourrit celui des autres, attisant la curiosité pour notre cinéma. Il est bien placé pour le savoir, lui qui se trouvait cette année à Cannes, à la Quinzaine des réalisateurs, avouant qu'il ne pouvait espérer meilleur coup d'envoi pour son troisième long métrage, **Tu dors Nicole**. Il était d'ailleurs sur la Croisette aux côtés d'une forte délégation québécoise comptant Marie-Josée Saint-Pierre (**Jutra**, court métrage à la Quinzaine), Rémi St-Michel (**Petit Frère**, court métrage à la Semaine de la critique) et bien entendu Xavier Dolan, dont **Mommy** a soulevé les passions en Compétition officielle, jusqu'à partager le Prix du jury avec Jean-Luc Godard!

Malgré l'adage qui veut que nul ne soit prophète en son pays, nous avons eu envie d'aller aux nouvelles auprès des cinéastes eux-mêmes, les principaux artisans de cet engouement pour notre cinéma à l'étranger, et de les questionner sur cet essor, oui, mais aussi sur leurs expériences d'artistes globe-trotters et l'impact de celles-ci sur leur parcours. Nous sommes parvenus à attraper six d'entre eux au vol, de ceux et celles dont les films ont beaucoup voyagé, et à recueillir leurs généreux témoignages, alors qu'ils connaissaient tous une période d'effervescence artistique — doit-on s'en surprendre?

Entre autres projets, ce printemps, Anaïs Barbeau-Lavalette co-signait les « documentaires scéniques » *Vrais Mondes* à la 5^e salle de la Place des Arts; Denis Côté bouclait ses valises pour le Portugal, où le Festival IndieLisboa lui offrait 5 000 euros



Denis Côté recevant le Prix Alfred-Bauer (Ours d'argent de l'innovation) des mains de Wong Kar-wai au Festival du film de Berlin en 2013 pour **Vic et Flo ont vu un ours** — Photo: Coll. Denis Côté

pour tourner un court métrage; Anne Émond planchait sur le *casting* de son deuxième film, **Les Êtres chers**; Bernard Émond était en plein tournage de sa septième fiction, **Le Journal d'un vieil homme**; Philippe Falardeau prenait quelques jours de vacances bien mérités, entre la postproduction de **The Good Lie**, sa première incursion en sol américain, et une nouvelle version d'un scénario original, **Guibord s'en va-t-en-guerre**; enfin, Stéphane Lafleur s'apprêtait à vivre son baptême cannois. Que ça. Et plus encore.

Signes vitaux

La curiosité dont parlait Lafleur existe réellement et Anne Émond la sentait déjà en 2011, alors qu'elle accompagnait **Nuit #1** dans le circuit des festivals et que les journalistes la

questionnaient sur « la nouvelle vague québécoise », donc « avant les **Gabrielle, Sarah préfère la course, Vic et Flo ont vu un ours** et les succès américains de Jean-Marc Vallée et Denis Villeneuve. » Un étudiant français lui a même demandé une entrevue, ce printemps, pour son mémoire: « Comment le cinéma québécois contribue à préserver la langue française! » Ce à quoi elle ajoute: « Après, évidemment, quand on nous parle de la crise du cinéma québécois, je ne peux pas m'empêcher de penser que si crise il y a, elle n'est pas sur le plan du contenu. »

À *Ciné-Bulles*, nous croyons que ce rayonnement international soutenu du cinéma national, des festivals aux ventes à l'étranger, est une preuve indéniable de sa bonne santé. Denis Côté considère que notre « impression de santé » se défend

Expériences de cinéastes

bien. « Peu de petites cinématographies peuvent s'en vanter, mais depuis cinq ans, à chacun des rendez-vous festivaliers considérés comme majeurs (Cannes, Venise, Berlin, Locarno, Rotterdam, Sundance, Karlovy Vary, Toronto), on trouve un film québécois en première mondiale et/ou en compétition. » Rien de moins. Pour Philippe Falardeau, cela signifie que nos films touchent une fibre universelle tout en jouant d'originalité. « Certains voient là un réseau élitiste, hermétique et déconnecté de la culture de masse. C'est absurde. Fait-on le même reproche aux athlètes de haut niveau qui réussissent à se classer parmi les meilleurs à l'échelle de la planète? Non, évidemment. »

De l'avis de Côté, avant le Festival de Locarno en 2005, où trois films québécois avaient été chaudement accueillis (**Les États nordiques**, **Familia** et **La Neuvaïne**), seules quelques boîtes de production s'intéressaient au monde des festivals comme maillon important de la chaîne. « Outre le travail de l'ONF dans les années 1960, seuls Roger Frappier, Rock Demers et une petite poignée d'individus étaient vraiment ouverts sur l'international avec un réseau de contacts conséquents, dans les années 1980 et 1990. Ça restait mystérieux pour la plupart des autres. Lancer un film en première mondiale à l'étranger ne faisait aucun sens. Dès Locarno, une boîte comme *micro_scope* a explosé et s'est lancée tête première dans l'international. » Anaïs Barbeau-Lavalette, qui a profité des bons soins de *micro_scope* pour **Inch'Allah**, confirme que le Québec sonne désormais plus familier dans l'univers festivalier. « Dans les rues de Duhok, d'Istanbul, de Vladivostok, de Taipei, si l'on dit: "Québec, Canada", il n'est pas rare que l'on sourcille et rétorque: "United States?" Dès que l'on se rapproche des salles, dès que l'on est en "territoire festival", Québec, on sait où c'est, on sait qui c'est. Les cinéphiles du monde entier ont déposé notre pays dans leur imaginaire. »

Pour Bernard Émond, ce rayonnement, s'il est le témoin d'une vitalité, provoque aussi d'autres questionnements. « Le fait que plusieurs de ces films soient ignorés du public, malgré les prix et les sélections prestigieuses, indique certainement un problème. C'est d'abord et avant tout un problème de culture et d'éducation cinématographique, mais c'est peut-être aussi l'indice d'un divorce entre les créateurs et le public. » Il y aurait de quoi écrire là-dessus tout un mémoire!

Le grand plongeon

Avant que ses deux premières fictions, **La Femme qui boit** (2001) et **20 h 17 rue Darling** (2003), aient été sélectionnées à la Semaine de la critique, Bernard Émond avait déjà signé une dizaine de documentaires. Ces premières sélections furent d'autant surprenantes que ces deux films avaient été lancés au Québec avant d'aller à Cannes. Émond n'avait donc aucune attente. « Il n'y avait à l'époque, en tout cas de la part

du distributeur, aucune stratégie de sortie fondée sur les festivals. » Mais depuis 2005 environ, comme le soulignait Denis Côté, la donne a changé et outre Bernard Émond, tous les cinéastes que nous avons approchés ont connu la première mondiale de leur première œuvre en festival international! Bien avant que **Les États nordiques** (2005) récolte le Léopard d'or vidéo à Locarno, Côté avait pris l'habitude de faire circuler ses courts. « J'avais alors des ambitions vagues, mais surtout une grande curiosité pour la géographie et les cinémas du monde. Prendre quelques heures pour inclure des sous-titres anglais à mes films et poster quelques VHS à l'étranger pour tâter l'intérêt d'autres cultures m'apparaissait comme une évidence et une nécessité. »

Continental, un film sans fusil (2007) est venu au monde à Venise, mais Stéphane Lafleur préfère ne pas avoir d'attentes. « Il est toutefois vrai que l'on anticipe beaucoup les premières réponses de festivals, puisque c'est souvent le premier public à voir le film. » Anne Émond avoue candidement que, pendant plusieurs années, elle n'y connaissait rien et ne s'y intéressait guère. « Je produisais moi-même mes courts métrages avec des copains. De 2005 à 2009, je tournais sans réfléchir à ce qui suivrait. C'est quand j'ai commencé à travailler avec des producteurs et des distributeurs que j'ai pris conscience de l'importance de la vie d'une œuvre. Quand **Nuit #1** est arrivé, j'avais effectivement fait le tour de quelques festivals de courts métrages. J'avais donc des espérances pour le rayonnement international de mon film et qu'il n'ait pas été présenté à Cannes ou à Venise m'a beaucoup déçue, inquiétée sur sa valeur. Finalement, le vent a tourné dès la première à Toronto; les invitations, les ventes, les prix se sont succédés. »

Philippe Falardeau méconnaissait lui aussi la culture des festivals. « Mes attentes étaient aussi modestes que floues. L'année de **La Moitié gauche du frigo** (2000) à Toronto, on présentait aussi en primeur **Maelström** et **Stardom**, alors mon film était sous le radar. Puis, on a gagné le Prix du meilleur premier long métrage canadien, ce qui lança le film et lui permit de se maintenir quatre mois à l'affiche. Plus important encore, Toronto allait rester fidèle à mon travail. » Avec ce même film, le Festival international du film de Rotterdam allait lui confirmer que son univers pouvait voyager; le public européen était d'ailleurs particulièrement sensible à son humour ironique en demi-teintes.

Selon Anaïs Barbeau-Lavalette, d'abord documentariste, impossible d'être préparé au monde des festivals de fiction avant d'y mettre les pieds. Pour preuve, son baptême à Pusan, le plus grand festival de films en Asie. « Débarquer là avec **Le Ring** (2006), film tourné en 23 jours avec un petit budget, c'était aussi envoûtant que déstabilisant. Il y a là un véritable culte du réalisateur. Les Coréens se bousculent pour te prendre en photo, pour te toucher... Je découvrais un aspect

vertigineux du métier que je n'étais pas sûre d'aimer. Heureusement, le clinquant des cocktails et des photos est accompagné d'un véritable amour du cinéma. Et c'est là la manne des festivals. Tous ces amoureux du septième art réunis, comme dans une messe ultime. La passe au cou, l'enchaînement des projections, l'accessibilité aux créateurs. Le festival a ce paradoxal double rôle: il mystifie et humanise à la fois le cinéaste.»

À voir tous ses films prendre la route des festivals, finit-on par en rêver? « Cela fait désormais partie intégrante des stratégies de mise en marché, alors on y pense forcément, selon Bernard Émond. Disons que je ne fais pas mes valises six mois d'avance. Quant à penser un film en fonction d'un festival, c'est pour moi une absurdité. J'essaie de faire une œuvre, pas un produit ni un événement. » Sa consœur Anne Émond a justement parfois l'impression, devant certains films, « qu'ils ont été conçus dans le seul et unique but de mystifier les sélectionneurs de festivals. Ces films m'abrutissent autant que les *blockbusters* de qualité discutable! »

« Les cinéastes durent avec leur intégrité et leur authenticité », de clamer Denis Côté. À ses yeux, l'expression « film de festival » est presque vide de sens. « Ça veut tout simplement dire que le marché actuel ne prendrait pas le risque de distribuer commercialement un tel film. Je suis un cinéaste de festivals, on l'a souvent dit. Ça ne vient pas de moi, de mes intentions ni de mes calculs. » L'âme éditoriale de Philippe Falardeau, toujours aussi allumée, n'est jamais bien loin. « Récemment, on a entendu certaines personnes revendiquer des “films que le monde veut voir”. J'aimerais bien savoir ce que ça veut dire au juste, car il n'existe pas de recette. De la même manière, on ne peut pas se mettre à écrire des films que les festivals veulent voir. Il faut écrire le film que l'on a à l'intérieur de nous. Sinon, c'est foutu. Mais la pression est toujours là. Si l'on ne récidive pas dans un grand festival, les médias considèrent presque que c'est un échec avant d'avoir vu le film. »

Rencontres au sommet

De l'extérieur, on s'imagine, peut-être naïvement, que les festivals sont de vrais carrefours d'échanges entre réalisateurs, mais chaque événement a sa personnalité, très différente de celle des autres, comme le souligne Stéphane Lafleur. « Certains sont très bien organisés pour favoriser des rencontres entre réalisateurs et d'autres ne font aucun effort en ce sens. C'est du cas par cas. Je me souviens avoir pris un verre avec Béla Tarr et Denis Lavant en Corée-du-Sud — pas sûr qu'ils se souviennent avoir pris un verre avec moi, par contre... L'éloignement permet souvent ce genre de rencontres. Ironiquement, il faut parfois aller à l'autre bout du monde pour croiser des cinéastes d'ici pour la première fois. » Anaïs Barbeau-Lavalette a aussi connu le réalisateur hongrois alors

qu'elle présentait **Inch'Allah** au Festival de Duhok, au Kurdistan irakien. « J'ai passé une journée dans un camp de réfugiés syriens en compagnie de Béla Tarr, intéressé comme moi à aller constater la vie déracinée des camps. On n'a pas parlé cinéma, ou à peine. Et c'était très bien comme ça. » Elle se remémore aussi avec bonheur avoir pu saluer Mohsen Makhmalbaf au Festival de Berlin, mais surtout avoir remercié ce cinéaste iranien de lui avoir donné envie de ce métier.

Ne nous leurrions pas, c'est une question de tempérament. Puisqu'il a les mondanités en horreur, tout comme sa productrice qui ne l'a jamais accompagné en festival, Bernard Émond y assure un service minimum. « Sauf évidemment pour les entrevues obligatoires avec les journalistes et les projections suivies de rencontres avec les spectateurs qui sont pour moi de la première importance. » Même si elle convient que ces événements sont propices à rencontrer des confrères, des producteurs ou des acteurs, Anne Émond se considère un peu sauvage. « J'ai passé beaucoup de temps à faire du jogging dans les villes où j'allais présenter mon film, ou bien à en écrire un nouveau dans les chambres d'hôtel! Je me promets de “réseauter” davantage si mon prochain film me le permet. »

Denis Côté fréquente assidûment les festivals depuis bientôt une dizaine d'années. Il faut dire que plusieurs réalisateurs ne produisent qu'un film aux cinq ans, ce qui n'est pas son cas. « Le monde des festivals s'apparente parfois à un club social, très vivant aux premiers abords. Que ce soit sur l'avion, au petit déjeuner ou sur les panels de discussions, on rencontre en quelques mois et sans effort les cinéastes/programmateurs/journalistes les plus influents, importants, chiants, sympathiques ou cons. Ça se fait tout seul, sans calcul. Au début, j'étais un gamin excité d'être dans la même pièce que Tsai Ming-liang. Aujourd'hui, je connais presque tous les grands cinéastes personnellement. On a souvent fait des blagues sur le fait que les festivals sont visités par les mêmes 1 000 têtes. On a surnommé ça “L'Internationale festivalière”. » Un portrait global confirmé par Stéphane Lafleur, qui dit croiser souvent les mêmes visages. « Mais je garde surtout contact avec les gens du festival, que ce soit les sélectionneurs ou les gens à l'accueil. Certains sont plus fidèles que d'autres et s'informent de nos projets à venir. Le circuit des festivals est un petit milieu. »

Pour peu que l'on s'intéresse au travail des autres, la rencontre est possible. À Ghent, en 2001, Philippe Falardeau a osé laisser une copie de **La Moitié gauche du frigo** pour Bertrand Tavernier, à la réception de l'hôtel. Depuis, ils se recroisent périodiquement et le cinéaste français a vu tous ses films. Et des projets peuvent naître de ce genre de rencontres, à l'autre bout du monde... ou pas, comme en témoignent les amitiés belges de Falardeau nées au Québec. Au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, il tisse des liens avec le cinéaste Pierre-Paul Renders (**Thomas est amoureux**) et



Photo: Festival du film de Locarno

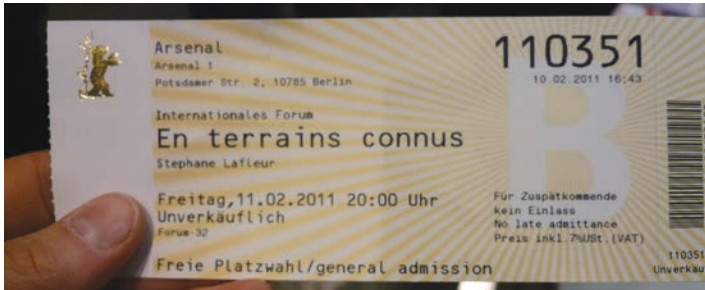


Photo: Ian Que

Souvenirs de cinéastes: Bernard Émond et Élise Guilbault au Festival de Locarno pour **La Neuvaïne** / Un billet du Festival de Berlin pour **En terrains connus** de Stéphane Lafleur / Denis Côté et Romane Bohringer au Festival Paris Cinéma pour **Vic et Flo ont vu un ours** / Anne Émond en compagnie de fans coréennes au Festival de Busan (anciennement Pusan) pour **Nuit #1** / Anais Barbeau-Lavalette devant une affiche du **Ring** au Festival de Pusan

leurs conversations le mènent à **Congorama** (2006); de la même façon, au Festival des films du monde de Montréal, il fait la connaissance de Vincent Lannoo (**Strass**), avec qui il a récemment coscénarisé le décapant **Au nom du fils**.

Si rien n'a encore abouti pour Anne Émond, elle a reçu quelques offres à la suite de la présentation de **Nuit #1** de par le monde: des scénarios, des romans, des projets d'adaptation pour le théâtre, etc. «C'est le genre de projets qui demandent du temps et un bon *timing*, mais il n'est pas impossible que ça débloque un jour. J'ai aussi rencontré en Allemagne une jeune scénariste qui a lu et commenté mon dernier scénario et j'ai fait de même pour le sien. On a eu un coup de foudre artistique!» Anais Barbeau-Lavalette est d'avis que «toutes ces rencontres participent aux projets en développement. Côtayer des grands cinéastes, les écouter parler de leurs films, ça stimule, ça bouleverse, ça enracine nos convictions ou ça fait jaillir de nouveaux doutes. *Idem* pour les jeunes cinéastes. C'est d'ailleurs avec eux que l'on crée les liens les plus profonds, que l'on voit une pelletée de films, que l'on en discute,

que l'on célèbre. Le cinéma de leur pays semble soudainement plus près de nous.»

Pour Denis Côté, ça semble tout naturel. Son moyen métrage **Les Lignes ennemies** (2010) est né de sa visite au Festival de Jeonju, en Corée du Sud, et il n'est pas rare que des professeurs de cinéma l'invitent à donner des séminaires en France ou en Allemagne. «C'est comme sortir un soir dans un bar: on peut y rencontrer son futur comptable, la femme de sa vie ou son prochain patron, qui sait? J'ai l'impression que l'on cherche beaucoup à démystifier les festivals de cinéma au Québec. On s'en méfie. On les voit comme une sorte de Grand Empire Secret où des Grands Prêtres décident du sort du cinéma mondial en brandissant le pouce vers le haut ou vers le bas. C'est vrai que les grands festivals réunissent les spécialistes les plus actifs qui guident les tendances. Autour d'eux gravitent bon nombre d'imposteurs, d'ignorants, de flâneurs. Certains cinéastes sont des fêtards, d'autres sont discrets ou timides. Il n'y a pas de grande énigme: les rencontres mènent à d'autres rencontres.» Presque la vraie vie, quoi!

Public de rêve

S'il y a une rencontre qui semble marquer pour le mieux tous les cinéastes, c'est bien celle des spectateurs, car ceux qui fréquentent les festivals « sont généralement curieux et ouverts à la découverte » : le public rêvé, selon Stéphane Lafleur. Pour Denis Côté, comme on connaît rarement les gens dans les salles, le rapport peut être plus franc, plus direct et il recueille ainsi les commentaires en tous genres sans craindre de heurter une petite communauté cinéphilique possiblement sensible ou complaisante. Philippe Falardeau, lui, a constaté que le public étranger riait davantage que le public québécois devant ses films. Le rire devient ainsi un baromètre tangible, plus facile à mesurer que l'émotion. Et puis, ce nouveau public l'aide régulièrement à découvrir ses films sous un autre éclairage. « Il peut être gratifiant de voir des cinéphiles purs et durs apprécier son travail. Parfois, ça me force à me remettre en question, car je préfère m'adresser aux humains plutôt qu'aux cinéphiles, dans une volonté de ne pas enfermer mes films dans un langage qui exige systématiquement des références cinématographiques pour les apprécier. Le public de festival peut parfois — je dis bien parfois — être hermétique. »

Anne Émond adore rencontrer le public. Elle se rappelle que les réactions à **Nuit #1** étaient souvent très fortes, que les gens aiment ou non. « Une jeune fille m'a écrit que ce film lui avait sauvé la vie! On est "loin du monde" dans ce milieu, je trouve. On est seul derrière son ordinateur, ensuite on est dans l'univers complètement refermé sur lui-même du plateau de tournage. Rencontrer les gens m'a fait beaucoup de bien. Je cherche souvent un sens à ce métier, c'est là que je le trouve. » Anaïs Barbeau-Lavalette abonde dans le même sens, « toujours surprise de la différente personnalité de l'accueil, toujours teintée de l'expérience du pays, de sa sensibilité au sujet, de sa pudeur aussi ». Elle aime découvrir les questions et les élans du cœur des spectateurs, comme en fait foi sa récente expérience en Irak, particulièrement émouvante. « L'ONU faisait voyager des réfugiés syriens en allant les chercher dans leurs tentes au milieu du désert, pour les conduire dans une salle de cinéma, voir mon film! D'échanger avec des réfugiés syriens sur le sort des réfugiés palestiniens ou simplement de parler cinéma, d'égal à égal, avec ces gens-là... Juste pour ça, un film vaut la peine d'être fait. »

Pour Bernard Émond, c'est le beau côté des festivals, lui qui affectionne les projections où l'on peut débattre longtemps, et l'une d'entre elles, organisée par la Semaine de la critique, dans un ciné-club de l'arrière-pays, allait s'avérer son meilleur souvenir de Cannes. « J'ai rencontré là de vrais amoureux du cinéma, des gens qui avaient une vie à l'extérieur du sérail médiatique et qui voyaient des films pour mieux vivre, je ne sais pas comment le dire autrement. Et puis, leurs questions, sur le film, bien sûr, mais aussi sur le cinéma québécois: Que

fait Perrault maintenant? Que fait Brault? Où en est le Québec? C'était formidable. » Ce genre d'échanges le motivent à prendre la route pour accompagner ses films. « À Shanghai, en juin dernier, un spectateur m'a fait un exposé si limpide sur **Tout ce que tu possèdes** (2012) que j'ai eu le sentiment que tout ce que j'avais voulu mettre dans le film avait été saisi. Pour un cinéaste, c'est extraordinaire. Mais je m'empresse d'ajouter que je ne place pas ces rencontres au-dessus de celles que je fais au Québec, à travers le Réseau Plus, les Maisons de la culture ou les festivals régionaux. C'est ce qui me nourrit le plus, ce qui me fait croire au cinéma, au cinéma comme art dans la cité. »

Même en évoquant un héritage religieux bien québécois, comme dans **La Neuvaïne** (2005), on parvient à toucher aussi bien le public de Locarno que celui de Manchester. Bernard Émond a reçu son témoignage le plus émouvant d'une spectatrice coréenne qui avait vu à Pusan les films de sa trilogie sur la foi, l'espoir et la charité. « Elle attendait **La Donation** (2009) avec impatience et m'a accueilli avec un petit cadeau. À bien y penser, ça n'est pas si surprenant que ça. Les films de Ozu, de Rossellini, de Satyajit Ray nous bouleversent malgré la distance culturelle (et peut-être un peu aussi à cause d'elle). Il y a un universel humain et l'admiration des œuvres ne s'empêtre pas dans les frontières. » Anaïs Barbeau-Lavalette avait vécu le même genre d'expérience avec **Le Ring**. « On me l'a dit partout: plus c'est local, plus c'est international. Ce visage d'enfant-là est celui de plusieurs autres, que l'on soit à Taiwan ou en Russie. C'est d'abord la vérité qui est reçue. Le film a remporté le Grand Prix à Taipei et à Vladivostok. Les gens étaient bouleversés, pas par l'histoire d'un petit Québécois d'Hochelaga-Maisonneuve, mais par l'histoire d'un enfant, point. » Souvent présenté comme un portraitiste de la banlieue québécoise, Stéphane Lafleur s'étonne peu que ses films parlent autant aux gens d'Oslo que de Shanghai, de la même façon que nous pouvons nous intéresser à « l'exotisme » de cinéastes étrangers. « Peut-être au fond que cet "exotisme" nordique m'a servi à quelques reprises. Au final, je pense que c'est le contenu des films qui est le plus important. »

Le sceau festival

D'emblée, on devine que ces sélections à Toronto, Venise ou Berlin, et les lauriers qu'ils y récoltent, ont un impact réel sur la carrière des cinéastes. D'un point de vue pratique, Bernard Émond et Stéphane Lafleur s'entendent pour dire que cela pèse assurément dans les décisions des organismes de financement et autres possibles partenaires pour les films suivants, ce qui n'est pas à négliger. C'est ce que Lafleur appelle la feuille de route: « Par exemple, **En terrains connus** a amassé un box-office très timide en salle au Québec, mais a été vu partout à travers le monde et a gagné des prix. Les institutions en tiennent compte. » Anne Émond estime aussi qu'un

Expériences de cinéastes

succès facilite les choses pour la suite, mais croit que les sélections et les prix importent peu. «Je pense qu'il faut d'abord faire les films honnêtement, parce qu'on sent que l'on a quelque chose à dire et que le cinéma est le meilleur, voire le seul moyen de l'exprimer. Si un film a amélioré la vie de quelques personnes, c'est déjà beaucoup.»

Philippe Falardeau a étudié en sciences politiques et se souvient que, si la Course destination monde l'a mené vers une profession à laquelle il n'avait pas songé, ce sont les festivals qui ont consolidé sa place dans le métier. «Pour "survivre", il faut connaître du succès au box-office ou une reconnaissance d'estime. Mes trois premiers films furent "adoptés" par les festivals et m'ont permis d'en faire d'autres.» Dont un, **Mon-sieur Lazhar**, qui lui a valu une nomination aux Oscar. «La course aux Oscar est quant à elle plus chirurgicale. Elle demande des ressources financières, exige de la planification et surtout, se prolonge sur presque cinq mois avec différentes étapes insoutenables jusqu'au moment de vérité. Et les enjeux sont astronomiques.» Pour Anaïs Barbeau-Lavalette et son **Inch'Allah**, la Berlinale est devenue une véritable rampe de lancement. «Si Berlin a dit oui, suivront plusieurs autres festivals qui vont y puiser. Ça veut dire que mon film est vu, par beaucoup, et partout. C'est ça, avant tout. L'assurance que mon film sera vu et discuté de par le monde. Et puis, quand **Inch'Allah** y récolte le prix de la critique internationale (FIPRESCI), c'est pour moi une étreinte immense qui nourrit le fragile désir de replonger.»

La même année, en 2013, Denis Côté récoltait à Berlin l'Ours d'argent de l'innovation des mains de Wong Kar-wai, pour **Vic et Flo ont vu un ours**. C'est le cinéaste québécois qui a le plus voyagé, chacun de ses films visitant au minimum 40 festivals! Pour Côté, il n'y a pas de honte, à l'instar de Tsai Ming-liang ou Jafar Panahi, à bâtir sa réputation à travers le circuit des festivals. «Le succès du cinéma d'auteur en salle au Québec s'est réduit à une peau de chagrin. Nous avons laissé créer un monopole de la distribution. Nous avons laissé les malhonnêtes crier haut et fort que l'art est inutile dans notre société. Nous avons laissé les petits distributeurs dans la dèche et ils se sont trouvé des systèmes paresseux de survivance. Les autres plateformes de diffusion aident de plus en plus, mais sinon, il est tout à fait naturel pour un cinéaste avec une signature comme la mienne de regarder vers les festivals. Nous n'existons que sur le circuit cinéphile, celui des revues spécialisées et dans l'agenda des plus passionnés. **Bestiaire** a fait 250 entrées payantes en salle à Montréal, mais a fait plus de 90 festivals ailleurs. Comment pourrais-je dire que le monde des festivals ne m'est pas bénéfique? Ce milieu partage, célèbre et diffuse ma passion et mon travail. Si je tiens à rester moi-même, je n'ai d'autres choix que de m'y accrocher, ou pire, de m'y réfugier. Je suis en paix avec mon parcours. Cette paix est venue des festivals et je ne m'excuse plus d'en faire partie.»

Le cas Denis Côté

Le cas de Côté est exceptionnel, car il vivra les 17^e, 18^e et 19^e rétrospectives de sa filmographie d'ici la fin de l'année — d'autres ont déjà eu lieu au Mexique, en France ou en Autriche —, sans compter les invitations à tenir des classes de maître. «J'avoue que c'est chaque fois troublant. Je n'ai que 40 ans. J'ai reçu le courriel d'un programmeur inconnu de Taiwan il y a trois semaines et je serai l'invité d'honneur de leur festival. Je tombe un peu des nues, franchement. Je déteste l'expression *master class*, mais j'adore rencontrer des étudiants, à qui je répète toujours les mêmes trucs. Je n'oublie pas d'où je viens et quelles étaient mes aspirations à 20 ans.»

Et toute cette attention de l'étranger lui permet-elle de s'affranchir des étiquettes — fondées ou non — qu'on lui accole au Québec? «C'est difficile de répondre sans sembler amer par rapport au Québec. Je pense que je jouis d'un certain respect ici, mais ça s'arrête là. J'ai peut-être aussi fabriqué ma propre fausse étiquette de cinéaste maudit, intransigeant ou je ne sais trop. Je sais que je traîne des films comme **Carcasses**, **Bestiaire** ou un truc obscur en langue bulgare [NDLR: **Nos vies privées**]. Je n'ai fait qu'à ma tête et j'ai été entièrement libre pendant 10 ans. C'est quelque chose d'aussi précieux que dangereux. À l'étranger, je suis un cinéaste à part entière. Ici, je suis un peu l'ancien critique, le mec *underground* dont on se méfie. On a même parfois dit que je contrôle les festivals à distance et que je suis un organe de propagande à moi seul. C'est de la connerie. Le monde des festivals fonctionne parfois, avouons-le, par fidélités et amitiés, mais au final, la majorité d'entre eux ont une éthique et sélectionnent des films qu'ils aiment et qu'ils savent défendre.»

Sur la route

Au moins une vingtaine de festivals ont accueilli **Nuit #1**, en 2011-2012. «J'ai beaucoup voyagé avec le film parce que j'avais le temps, j'étais jeune et libre, de s'amuser Anne Émond! C'était très inspirant, cette année d'hôtels, d'aéroports et de villes nouvelles.» Voyager autant peut-il devenir un frein à la création ou, au contraire, un moteur créatif supplémentaire? Aucun des deux, selon Bernard Émond. «J'aime bien être seul dans une ville étrangère et marcher dans des rues que je ne connais pas (ou mieux, sur des routes et des sentiers champêtres). Il y a quelque chose là-dedans qui libère mon esprit de la routine. Je reviens souvent de l'étranger prêt à travailler. Mais je n'abuse pas. L'essentiel est d'écrire et de préparer le prochain film.»

Consulter la liste des festivals visités par **Bestiaire** est presque étourdissant, mais Denis Côté ne s'arrête pas pour si peu. «Il n'y a pas deux festivals semblables. Parfois, je regrette d'être venu dès que je pose les pieds dans la chambre d'hôtel.»



Philippe Falardeau aux Oscar en 2012 où **Monsieur Lazhar** était en lice dans la catégorie Meilleur film en langue étrangère — Photo : Darren Decker / A.M.P.A.S.

D'autres fois, je sens un frein à la création, oui — l'écriture en voyage est un mythe! Souvent, je vis le voyage en vrai touriste. Mais pour être honnête, je suis un peu au bout de l'aventure festivalière. Je viens de refuser des jurys entre autres en Russie, à Karlovy Vary et à Cluj, en Transylvanie. Je peux devenir désagréable dans un festival mal foutu ou mal organisé. Si c'est pour aller engueuler des gens pleins de bonnes intentions, je préfère rester à Montréal.»

Stéphane Lafleur, lui, s'inspire surtout du bain de cinéma qu'il lui est permis de vivre, en voyant des films qui ne sortiront peut-être jamais au Québec, mais souligne néanmoins qu'il est impossible d'accompagner ses films partout, de Göteborg à Los Angeles, étant donné que leur parcours peut facilement s'échelonner sur près de deux ans. Anaïs Barbeau-Lavalette soutient qu'il y a un équilibre à trouver. « Il faut savoir s'arrêter pour plonger dans un autre projet. Accumuler l'énergie créative, s'en nourrir, puis se déposer pour repartir à zéro. Sans attente. Avec l'envie du cinéma, simplement. » Équilibre d'autant plus crucial quand, à l'instar de Philippe Falardeau, on entrevoit ces périples « comme une bonne drogue »!

Le(s) vendeur(s)

Certains, comme Bernard Émond et Stéphane Lafleur, s'impliquent peu ou pas du tout dans le processus des ventes de leurs films à l'international, mais s'en réjouissent tout de même. « Je laisse les distributeurs faire leur boulot, tout comme ils me laissent faire le mien », souligne Lafleur. D'autres, comme Denis Côté, tiennent à développer une riche

collaboration avec un agent étranger. « Mes films sont vendus et distribués par des agents allemands, français, américains et je suis en contact quasi hebdomadaire avec eux. Il y a des jours où je suis *control freak*. Je me mêle de tout. **Vic et Flo...** a été vendu sur 12 territoires. C'est bien, mais il y a probablement 4 ou 5 pays qui n'en feront rien. » Quand on s'en désole, Côté mentionne au passage que ça arrive ici aussi. « Par exemple, le film **Les Salauds** de Claire Denis a été acheté par Métropole, qui n'a jamais su quand ni comment le sortir en salle. Certains distributeurs s'emballent pour un " petit " film qu'ils ne payent pas trop cher. Plus tard, ils ne savent pas comment sortir ledit film. Du coup, ils ne font qu'une sortie DVD anonyme ou le laisse sur la tablette. »

Anaïs Barbeau-Lavalette et Anne Émond ont accompagné leurs films dans certains pays pour en faire la promotion, sans être impliquées sur toute la ligne. **Nuit #1** a été vendu dans une dizaine de pays et sa réalisatrice réalisait soudainement que son film était sorti à l'étranger en recevant plusieurs demandes Facebook de l'Inde ou de la Corée! Pour les sorties en France et aux États-Unis, on l'a davantage impliquée. « J'ai vu les propositions d'affiches, de bandes-annonces. Je me suis rendue à Paris et à New York pour rencontrer les médias. C'était somme toute des sorties confidentielles, sur quelques écrans de cinéma de répertoire, mais un film vit longtemps. Il vient tout juste de sortir sur Netflix aux États-Unis, cet hiver, et j'ai reçu plein de réactions. Ça donne un sens à notre travail. »

Par sagesse ou gourmandise, Philippe Falardeau n'a presque rien voulu manquer de l'engouement autour de **Monsieur**

Expériences de cinéastes

Lazhar, son film le plus vendu à ce jour, dans plus de 50 territoires. «Après Locarno et lorsque la rumeur des Oscar montait, je me suis dit que j'allais soutenir le film jusqu'au bout, ne pas supposer qu'une telle chance se reproduirait dans ma vie. *Monsieur Lazhar World Tour* fut étourdissant. Une cinquantaine de vols, des villes qui se télescopent, plus de 900 entrevues. Je ne sais pas comment les groupes de musiciens font pour maintenir la cadence en tournée. Je suis sorti de l'aventure comblé et vidé en même temps.» Rock star, vous dites?

Les alliés officiels

Cette impression de vie rock'n'roll et mondaine est plus ou moins fondée, même si les institutions, la SODEC et Téléfilm Canada au premier chef, soutiennent la présence des films en festivals, surtout les plus importants, aidant ainsi leurs créateurs à les accompagner. Falardeau renchérit: «Là-dessus, je dois beaucoup aux institutions. Il faut comprendre que lorsqu'on fait le "service après-vente", on ne peut gagner sa vie en même temps. J'ai passé 18 mois à promouvoir **Lazhar** à travers le monde et c'est un travail non rémunéré. Vrai que l'on voyage et que certaines dépenses sont défrayées par les festivals ou par la SODEC, mais on finit toujours par assumer une partie des frais. Au final, l'entreprise est ironiquement déficitaire pour mes finances personnelles. Dit autrement, on ne gagne pas d'argent et l'on en dépense. Mais je mesure très bien ma chance et j'en suis reconnaissant.»

Stéphane Lafleur et Anne Émond confirment cet enthousiasme et cet appui, principalement de la SODEC qui offre une aide aux déplacements, tandis que Téléfilm Canada accorde une importance accrue au rayonnement des films à l'étranger, dans ses différents programmes de soutien. Anaïs Barbeau-Lavalette regrette tout de même d'être plutôt tenue à l'écart des choix de promotion du film, à savoir quels festivals favoriser, considérant que certaines œuvres peuvent cadrer plus avec le profil de certains festivals. Dans ce genre de décisions, les institutions arrivent néanmoins au bout de la chaîne, après les distributeurs et les producteurs.

Cela ne fait que quatre ou cinq ans que Denis Côté croise des envoyés de la SODEC à l'étranger pour observer ou pour comprendre le phénomène d'éclosion de notre cinéma, mais il précise qu'elle y est franchement très sensible. Le portrait est toutefois moins rose à ses yeux à Téléfilm Canada. «Depuis 2007, c'est la catastrophe du côté de Téléfilm. Je sais que certains individus aimeraient en faire plus (ils ont d'ailleurs une assez bonne équipe depuis quelque temps), mais c'est Ottawa qui a la clé du cadenas. Le bureau de Montréal peut conseiller et faciliter un détail ou deux, mais il est devenu quasi impossible de se faire aider par le gouvernement canadien en matière de rayonnement culturel international. Et j'avise tous mes contacts à l'étranger de ne pas

perdre de temps à contacter nos ambassades. La réponse aux demandes d'aide sera non.» C'est d'une tristesse.

La boucle des festivals

Et si c'était à refaire, pour boucler la boucle? Comment tous ces créateurs voient-ils les festivals maintenant qu'ils les ont fréquentés plus souvent qu'à leur tour? Pour Stéphane Lafleur, il y a une part d'essais et d'erreurs. «Parfois les salles sont vides, parfois on ne sait même pas qui a sélectionné le film. Il est difficile de savoir d'avance si un festival sera intéressant ou non, si notre présence y sera pertinente, avant d'y avoir mis les pieds.» Bref, il reste toujours une part de mystère et un film complété à l'automne n'aura pas le même parcours qu'un autre complété au printemps. Sans compter le roulement au niveau des sélectionneurs.

Denis Côté est d'avis qu'il faut apprendre à bien connaître chaque grand festival avant d'émettre une opinion tranchée. «Au Québec, nous rêvons tous de Cannes. Cannes reste sacré. Nous en sommes venus à penser que la Quinzaine des réalisateurs ou encore la Semaine de la critique sont des sections supérieures à une présence en compétition à Berlin ou à Locarno. Il ne faut pas exagérer. Les médias y sont aussi pour beaucoup. Tant et aussi longtemps que des échos diront que Shanghai, Kalamazoo, Namur ou... Angoulême (!) sont des rendez-vous importants, les gens de l'industrie et du public y croiront. Il faut des années avant de comprendre chaque territoire. Personnellement, je me suis senti très à l'aise à Locarno et à Berlin. Je ne regrette pas mes choix, mais avec le temps, je découvre que ça joue dur, la dynamique a changé.»

Philippe Falardeau tient à rappeler que «la planète cinéma n'est pas le centre du monde». «Quand notre premier film voyage beaucoup, on peut facilement s'engouffrer et perdre de vue son travail. Après **Frijo**, j'ai mis cinq ans à faire le film suivant. Si c'était à refaire, je prendrais tout ça avec un grain de sel. On ne doit pas sous-estimer la présence de mauvais films dans les festivals. Ça existe, même à Cannes. On ne peut pas dire hors de tout doute: mon film est à Cannes ou Berlin, donc mon film est bon, donc je suis bon.» De son côté, Anne Émond aurait voulu s'intéresser plus tôt à cet univers, elle qui n'avait envoyé aucun de ses courts aux manifestations les plus courues. «Pourtant, je comprends aujourd'hui que ces grands festivals sont fidèles aux réalisateurs qu'ils appuient dès leurs premiers films. C'est ce que je conseille aux étudiants et aux jeunes cinéastes: occupez-vous de vos films, personne ne va le faire pour vous!» Étonnamment, Anaïs Barbeau-Lavalette ne se projette pas toujours à l'autre bout du globe. «Je valoriserais le Festival du nouveau cinéma, plus que tout autre. C'est le meilleur festival. Il a une réelle personnalité. Et une sélection travaillée. Il doit devenir LE festival de Montréal.» Comme quoi, il fait toujours bon rentrer à la maison! 📺